



Les oreilles de Buster

Maria Ernestam



Gaïa

Extrait de la publication

Les oreilles de Buster

Maria Ernestam

Traduit du suédois par Esther Sermage

Eva cultive ses rosiers. À cinquante-six ans, elle a une vie bien réglée qu'elle partage avec Sven. Quelques amies, des enfants, et une vieille dame acariâtre dont elle s'occupe. Le soir, lorsque Sven est couché, Eva se sert un verre de vin et écrit son journal intime. La nuit est propice aux souvenirs, aussi douloureux soient-ils. Peut-être aussi la cruauté est-elle plus douce lorsqu'on l'évoque dans l'atmosphère feutrée d'une maison endormie. Eva fut une petite fille traumatisée par sa mère, personnage fantasque et tyrannique, qui ne l'a jamais aimée.

Très tôt, Eva s'était promis de se venger. Et elle l'a fait, avoué-elle d'emblée à son journal intime.

Un délicieux mélange de candeur et de perversion.

Maria Ernestam est suédoise, et vit à Stockholm. Éclectique, elle a multiplié les expériences artistiques : chanteuse, danseuse, mannequin, comédienne, journaliste et auteur. L'écriture s'est imposée naturellement comme son moyen d'expression privilégié.

Son premier roman traduit en français, *Toujours avec toi*, a été particulièrement bien accueilli.

Les oreilles de Buster

du même auteur
chez le même éditeur

Toujours avec toi (2010)

Ouvrage traduit avec l'aide du Swedish Arts Council, Stockholm,
et du Centre National du Livre, Paris.

Maria Ernestam

Les oreilles de Buster

traduit du suédois par Esther Sermage

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Busters öron

Illustration de couverture :
© Yenty Jap / Getty Images

© Maria Ernestam 2006 by Agreement with Grand Agency
© Gaïa Éditions, 2011, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-219-9

« *There's a divinity that shapes our ends,
Rough-hew them how we will* »

(*Hamlet*, Act V, Scene II, The Syndics of the Cambridge University Press, edited by A. W. Verity)

« (...) une divinité façonne nos destins
à partir de nos grossières ébauches »

(*Hamlet*, Acte V, Scène II, éd. l'Arche,
traduit par Luc de Goustine)

« Je t'ai raconté l'histoire des baleines ? Dans l'océan Arctique ? Non ? Ah bon... Alors je vais t'expliquer comment ça se passe là-bas. Comment les baleines font l'amour.

Nous, les hommes, nous marchons debout. Pour commencer, nous levons les yeux vers le ciel bleu qui se déploie au-dessus de nous, en nous tenant aussi droit que possible. Puis nous posons un pied devant l'autre, puis l'autre, puis l'autre, et ainsi de suite, indéfiniment. C'est notre manière à nous d'atteindre notre but – enfin, si nous nous en sommes fixés un. Il nous arrive aussi de nous promener au petit bonheur la chance, insouciantes et joyeux. Finalement, ça n'a pas d'importance. Le mouvement est le même. Un pied devant l'autre, debout. Ne l'oublie jamais.

Pour les grandes baleines de l'océan Arctique, c'est différent. Elles affrontent les vagues en y plongeant leurs nageoires, elles ondulent dans l'océan infini, chatouillées par des tourbillons d'eau sur toute la surface de leur peau. Contrairement à nous, elles ne sont pas obligées de poser un pied devant l'autre sans arrêt. Grâce à leur nageoire caudale, elles vont où elles veulent, et leurs corps gigantesques décrivent des courbes magnifiques. Quand une baleine se propulse en avant, ce n'est donc pas en posant deux minuscules pieds devant le reste de son corps, mais en fendant l'eau de son énorme tête. Les baleines sont allongées quand elles se déplacent, ne l'oublie pas non plus.

Quand les êtres humains font l'amour, ils préfèrent s'allonger aussi. Ils peuvent ainsi regarder leur bien-aimé, sonder ses pensées profondes, inavouées, exaucer ses secrets. Quand les humains se touchent, leurs mains ne servent plus à les faire avancer, mais seulement au contact avec l'autre. Et si tout se passe bien, quand ils font l'amour, parfois, leur union les dépasse. C'est important, tu ne dois pas l'oublier non plus.

Par contre, deux baleines, lors d'une rencontre amoureuse, ne s'allongent pas. L'œil humain les distingue à plusieurs kilomètres

de distance. Deux créatures gigantesques qui jaillissent, se dressent à la surface de l'eau, s'ébrouent, collées l'une contre l'autre, un jet d'air humide projeté hors de leurs poumons dans un tonnerre d'éclaboussures. C'est un hommage au désir. Les baleines de l'océan Arctique font donc l'amour debout. Elles ne peuvent pas se regarder pendant l'acte, car leurs yeux sont placés de chaque côté de leur énorme tête dégoulinante, orientés vers l'arrière. Elles sont incapables de les lever vers le ciel constellé de petites taches brillantes, ni de sonder l'autre pour dévoiler ses secrets, ni de le serrer tendrement dans leurs nageoires. Mais leur passion est si grande qu'elle fait vibrer des centaines de tonnes de chair. Nous, êtres humains, qui ne pesons tout au plus que quelques dizaines de kilos, avons bien du mal à nous représenter le colossal, l'immense, l'incommensurable désir de la baleine. Comment imaginer l'intensité de cette union ?

Et lorsque ces géants marins finissent pas se séparer, ils replongent lourdement dans la mer gelée, épanouis, soumis, glissant dans leur élément. Les baleines renaissent en sombrant dans l'abîme. »

JUIN

13 juin

J'avais sept ans quand j'ai décidé de tuer ma mère. Et dix-sept ans quand j'ai finalement mis mon projet à exécution.

À travers ce simple constat, je viens de m'exprimer sur cette page avec une sincérité dont je n'ai pas l'habitude. À vrai dire, je n'ai jamais été aussi franche. Cela fait un moment que je n'écris plus de cartes postales, sans parler de lettres, et je n'ai jamais tenu de journal intime. Les mots m'ont toujours narguée, tournoyant sans répit dans ma tête. Des pensées qui me paraissaient révélatrices, originales tant que je les gardais prisonnières, s'effritaient durant leur brève course dans l'atmosphère et mouraient dès qu'elles touchaient le papier. Comme si le simple passage de mon for intérieur au dehors suffisait à les flétrir.

L'écart impitoyable entre inspiration et insignifiance qu'ont cruellement révélé mes rares tentatives d'écriture, m'a incitée à délaissier la plume, hormis pour consigner des faits purs et durs. Beurre, œufs, tomates, radis. Dentiste, ne pas oublier d'appeler. Il peut donc sembler pathétique de se mettre ainsi à rédiger un journal intime à l'âge de cinquante-six ans, mais je m'en arroe le droit. Ce cadeau doit bien avoir un sens, surtout venant d'Anna-Clara. Il implique un engagement de ma part – cela fait si longtemps que je ne me suis pas sentie redevable de quoi que ce soit... Les obligations ont cessé de dicter mon comportement bien avant que je n'arrête d'écrire des lettres. Mais je m'égare.

Ce carnet vierge m'a donc été offert par Anna-Clara, la plus jeune et la plus caractérielle de mes petits-enfants. C'est la raison pour laquelle j'apprécie tant cette petite. Parce qu'elle est considérée comme une enfant difficile. Alors que ses aînés Per et Mari sont joyeux et communicatifs – des âmes simples aux

yeux pleins de bonté – Anna-Clara est renfermée, sombre et tranchante. Elle ouvre rarement la bouche. Quand elle le fait, c'est généralement laconique. Je peux avoir le pain ? Tu peux me verser du sirop ? Je peux aller lire dans la chambre ?

Aussi loin que je me souviens, elle m'a toujours demandé la permission de se retirer pour lire. Quand j'acquiesce, comme je le fais inmanquablement, elle monte dans ma chambre et s'installe à côté de la table de chevet encombrée de bouquins et de vieux journaux. Pendant que nous autres continuons à bavarder à table, autour d'un thé ou d'un dîner accompagné de bon vin, elle se plonge dans la lecture avec une obstination et une faculté de concentration que je lui envie. Je ne lui ai jamais exprimé mon admiration, cela pourrait paraître condescendant. Mais elle sait bien qu'au fond, mon consentement est aussi une approbation. Voilà pourquoi j'adore Anna-Clara. Elle n'a pas besoin de mots pour être soi-même.

Aujourd'hui, elle a donc passé le plus clair des festivités enfermée dans ma chambre en train de lire. Elle s'est hissée dans mon lit, a placé un oreiller derrière son dos, enroulé mon plaid jaune autour de ses jambes, posé sa part de gâteau et son verre de sirop sur la table de chevet, et avalé méthodiquement un journal après l'autre : les colonnes nécrologiques sans bavures des conflits armés dans la presse du matin ; les enquêtes criminelles et les rubriques mondaines dans celle du soir. Quel âge a-t-elle maintenant ? Huit ans, bientôt neuf ? Sa soif de lecture est certainement digne d'éloges. D'ailleurs, on ne manque pas de la souligner dès que l'occasion se présente, puisqu'il n'y a rien d'autre à dire. « Per a marqué trois buts au match de foot vendredi, Mari a joué de la flûte au spectacle de fin d'année, les arbres bourgeonnent et Anna-Clara... c'est incroyable, ce qu'elle peut lire ! Elle aura bientôt dévoré tous ce que nous avons à la maison et après, ce sera au tour de la bibliothèque communale. Ça lui ressemblerait. Parcourir systématiquement

une étagère après l'autre, un livre après l'autre, phrase après phrase, mot après mot. Elle lit vraiment énormément, Anna-Clara. » Puis le silence.

Le jour de mes cinquante-six ans s'est déroulé sans grande surprise. Vers deux heures de l'après-midi, ils ont envahi la maison : famille, voisins, vagues connaissances. Ils ont chanté la chanson d'anniversaire en se bousculant sur le palier, impatientes de s'abriter, fuyant les saucées de pluie qui les avaient poursuivis tout le long du chemin, sabotant chaussures et coiffures. Sven les a accueillis avec une amabilité tonitruante, les bras ployant rapidement sous une montagne d'imperméables et de parapluies, qu'il a sûrement jetés pêle-mêle dans un dressing alors que personne ne le voyait. Avec une hospitalité parfaitement dosée, quasiment professionnelle, il a rassemblé ce petit monde au salon, où il avait disposé en îlots tout ce que possède la maison de tables et de chaises. On pouvait ainsi échouer à son gré. Susanne, mon aînée, a tenté d'imposer un placement aux convives, qui changeaient d'îlot dès qu'elle avait le dos tourné. Il peut s'avérer fort périlleux de bavarder avec une personne qui ne partage pas ses valeurs et ses centres d'intérêt, c'est bien connu.

Eric, mon cadet, s'est discrètement faufilé entre les tables jusqu'au fauteuil en cuir marron le plus usé, depuis lequel il a ensuite observé l'assemblée en toute tranquillité, attentif. Il a conservé son expression impénétrable et ce petit air de supériorité lorsque sa fiancée Isa s'est éclipsée dans la cuisine. Nous l'avons vue tous les deux. Elle allait sans doute grignoter une sucrerie avant tout le monde. En d'autres termes, tout était parfaitement normal. Je ne m'attendais d'ailleurs à rien d'autre. À cinquante-six ans, il en faut beaucoup pour vous étonner. Je ne me souviens même pas la dernière fois que ça m'est arrivé. Avec le temps, les choses deviennent de plus en plus prévisibles. Les saveurs perdent leur relief et la vision se trouble. Seules les odeurs persistent.

Sven avait acheté un assortiment de biscuits, des pains au lait et un grand gâteau à la crème du genre que je n'aime pas spécialement, mais que je peux avaler s'il est vraiment frais. Il l'était, et mes invités l'ont dégusté sans modération. Gudrun et Sixten avaient certainement sauté le déjeuner pour mieux profiter de l'événement. Gudrun a repris au moins trois fois du gâteau. Elle montrait sa robe à Sven, lui expliquant qu'elle l'avait cousue elle-même à partir d'anciens couvre-lits, récupérés à la maison de retraite où elle fait parfois des extras.

– Garantie imbibée de pisse de vieux ! s'est-elle exclamée sur un ton ravi, en tiraillant sa création.

J'ai senti la crème se figer dans mon gosier, mais je suis parvenue à faire passer la bouchée avec une gorgée de thé. Gudrun est une amie d'enfance. Sa loyauté sans faille compense à mes yeux ses goûts vestimentaires et son appétit qui, au fil des années, lui a fait perdre ses contours. Elle ressemble désormais aux muffins qu'on vous sert dans les cafés à la mode.

Sven était partout, infatigable, remplissant les verres, resservant des biscuits et débarrassant la vaisselle. Susanne lui donnait un coup de main. Je l'ai entendue expliquer à des invités que quelques années auparavant, sa mère s'était chargée seule de tous les préparatifs avant un jour de fête, mais que désormais, elle ne cuisinait plus du tout. J'ai failli la rembarrer, mais je me suis retenue. J'ai simplement glissé une remarque : il y a tant de bonnes choses à acheter de nos jours. Pourquoi se donner du mal ? Pourquoi cochonner inutilement sa cuisine ? Les jeunes qui font du porte à porte pour vendre des gâteaux ne méritent-ils pas mon soutien ? Après tout, il s'agit de financer leurs voyages scolaires. Et puis, de toute façon, rien ne dure éternellement.

Je n'ai pas dit que les mains collantes, le beurre entre les doigts et l'œuf dégoulinant le long des poignets me dégoûtent de plus en plus, et que pour surmonter ma réticence, je dois

inspirer une grande bouffée d'air avant même de pénétrer dans ma cuisine. Comme si les quantités de nourriture que j'avais préparée et ingurgitée au cours de ma vie s'étaient accumulées dans mon corps, stratifiées, et que tous mes espaces de stockage étaient désormais occupés. « Il faut manger, maman, » me dit Susanne en secouant la tête, alors que je maigris constamment. « Occupe-toi donc de tes affaires. » Voilà ce que je lui réponds. Tant que je suis en bonne santé, je mangerai ce que je veux.

Notre ameublement rustique semble rattrapé par la mode puisque désormais, il correspond tout à fait à l'air du temps. Des tapis bariolés couvrent un plancher en bois clair ; les meubles sont soit peints, soit décapés, restaurés dans un style dépouillé ; le canapé-lit est douillet, couvert de plaids et de coussins qui n'ont pas pour seule fonction de faire joli, mais bien de servir. J'adore notre secrétaire en bois mordoré, ses rangées de petits tiroirs et son abattant, ouvert au besoin. Nous l'avons sauvé au prix de grands efforts. Sven y a disposé mes nombreux cadeaux : des bouquets cueillis en toute hâte dans un jardin, noués d'un ruban bleu et jaune – la touche festive. J'ai également aperçu quelques bouteilles de vin. Il n'y a plus qu'à espérer que l'une d'entre elle soit d'une qualité acceptable.

Ce n'est un secret pour personne que je prends volontiers un verre de temps en temps – parfois un de trop, sans doute – alors que je devrais plutôt avaler de la nourriture solide. Mais ici encore, le temps accorde certains privilèges. Mon mode de vie m'a permis d'atteindre cinquante-six ans. J'ai donc vécu plus longtemps que de nombreux fous furieux de la diététique. Si par ailleurs, j'écourte ma vie d'une ou deux années en buvant du vin au lieu de manger des aliments qui m'écœurent, c'est mon affaire, et il n'incombe à personne d'autre que moi de s'en inquiéter. En relisant ce que je viens d'écrire, je m'aperçois que je suis sur la défensive, ce qui prouve à quel point le sujet est sensible. Je sais très bien

comment prendre soin de moi. Mais à mon âge, la raison s'incline parfois devant les sentiments – plus souvent que lorsqu'on est jeune. D'ailleurs, ce que l'on croit rationnel s'avère parfois douteux.

Cette année, mes cadeaux n'étaient pas particulièrement originaux, même plutôt irréfléchis, ce à quoi je m'attendais, comme au reste. Offrir à une femme de cinquante-six ans quelque chose dont elle a réellement besoin et qu'elle ne peut pas se procurer elle-même, pas évident. Per et Mari m'ont fait des dessins, très beaux d'ailleurs, et Mari m'a acheté un savon avec lequel je ne me laverai pas. Peut-être le tiendrai-je de temps en temps dans ma main pour sentir son parfum. Anna-Clara s'est présentée avec un mystérieux paquet enveloppé dans du papier rose. Les doigts légèrement tremblants, j'ai déballé un journal intime décoré d'un chat assis sous un rosier, reniflant une fleur. Elle sait. J'ai levé la tête. Elle m'observait de ses yeux verts qui ressemblent tant aux miens.

– Merci, Anna-Clara. Un journal intime. Il est très joli. Comment t'est venue cette idée ?

Contre toute attente, elle m'a répondu.

– Ça fait longtemps que tu en voulais un. Je peux aller dans la chambre lire ?

J'ai hoché la tête, et elle a disparu, me laissant seule feuilleter le carnet, qui n'avait de remarquable que la vacuité blanche de ses pages. Elles exigeraient leur lot de sacrifices, de témoignages et de victimes, je l'ai su tout de suite. Du fond de la mêlée, Susanne a glapi qu'Anna-Clara en avait eu elle-même l'idée, qu'ils avaient dû chercher longtemps avant d'en trouver un avec des roses dessus, et que je pouvais en faire ce que je voulais, n'importe quoi, l'utiliser comme bloc-notes pour des brouillons, par exemple. J'ai ignoré ce commentaire et délicatement posé le carnet sur le secrétaire. Un cadeau d'une telle franchise doit être traité avec égard.

Le clou de la journée fut indubitablement Irène Sörenson. Les Fredriksson l'avaient amenée en voiture. Elle ne faisait absolument pas ses quatre-vingts ans. Quand elle est invitée à une fête qui ne lui coûte rien, elle rajeunit. Aujourd'hui, elle portait un T-shirt turquoise à paillettes – dont elle sait qu'il lui va très bien – avec une jupe bleu marine, un collier en or et des boucles d'oreilles du même turquoise que son T-shirt. En fin de compte, elle était bien plus élégante que la plupart des jeunes femmes présentes. En plein gâteau, elle s'est mise à raconter comment son deuxième mari lui tripotait les seins en lui servant le café.

L'histoire scabreuse a fait rire de bon cœur l'assemblée, hormis ceux qui ont pouffé en biais, émettant des ricanelements. L'une des convives a fait remarquer à mi-voix que certains trouvent un malin plaisir à raconter des histoires que la plupart des gens préfèrent garder pour soi. Des « choses intimes », comme elle l'a souligné. À ces mots, Irène Sörenson a jubilé.

– Quelle ambiance ! On a même l'occasion de rigoler un peu, aujourd'hui, s'est-elle écriée.

Après environ deux heures de réjouissances, les invités ont commencé à s'éclipser, les joues rouges. En effet, Sven avait mis les petits plats dans les grands, et sorti le cognac et le porto pour ceux que cela tenterait. Nous avons conclu l'après-midi en famille, contemplant les restes du festin, buvant une dernière tasse de café au calme, accompagnée d'un petit gâteau qui nous a paru meilleur que tous les précédents. Je suis parvenue à faire sortir Eric et Isa de la cuisine. Ils ont accepté de se servir parmi les restes, puis ils se sont fait des câlins dans le canapé, sans se soucier de notre présence. Per et Mari ont sorti notre vieux Monopoly. Ils n'ont pas tardé à se passionner pour les achats et les ventes de rues. Per était, semblait-il, devenu propriétaire de plusieurs hôtels à un stade précoce, et se vantait de pouvoir ruiner sa sœur en un temps record.

Susanne nous a raconté qu'elle croulait sous le travail, et que le cabinet d'avocats auquel elle consacre la majeure partie de sa vie comptait l'envoyer en mission à Rio de Janeiro – un lieu improbable parmi tant d'autres. Malheureusement, elle n'allait pas pouvoir prendre un seul jour de congé sur place pour visiter la ville parce que Jens, le père des enfants, refusait de les garder plus longtemps que le strict nécessaire.

Susanne a terminé sa tirade d'une voix perçante et indignée que sa fille aînée, à l'autre bout de la pièce, n'a pas manqué d'entendre. Mari a soudain semblé ployer sous un fardeau invisible. Pour faire diversion, j'ai proposé à Sven une dernière tasse. Je voulais épargner les enfants, qui sont déjà très marqués par ce divorce interminable.

Ils ont fini par partir, après que Susanne a passé un quart d'heure à convaincre Anna-Clara de poser son journal – j'ai réglé le conflit en lui disant de l'emporter. Le nez plongé dans sa lecture, elle s'est éloignée dans l'air froid du soir, à la traîne. Sven a refermé la porte sur eux. Puis il s'est tourné vers moi et a prononcé la formule obligatoire :

– C'était réussi, non ?

Maintenant, il dort après l'effort, rompu et content de lui. Au moins, nous sommes parvenus à réunir famille et amis pour célébrer mon grand jour. Pour ma part, je suis assise devant le secrétaire, un stylo à la main. Il est tard, ou peut-être tôt : deux heures du matin. J'ai écarté les cadeaux et déplacé un certain nombre de bouquets pour pouvoir poser ce carnet sur l'abattant ouvert. J'y trie mes pensées désordonnées. Au dehors, le vent siffle comme en ces mois de juin où l'été n'est pas encore tout à fait là, et que la nuit, loin d'être noire, jette à peine son ombre sur le paysage. Le 13 juin, jour de mon anniversaire, je n'ai jamais pu compter sur le beau temps. Et cette année, comme toutes les autres, il a plu.

14 juin

Me revoici assise à mon secrétaire. Il est bientôt deux heures et demie du matin, enfin, de la nuit. Le sommeil m'a abandonnée. D'ailleurs, la fatigue aussi. En seulement vingt-quatre heures, il semblerait que la capacité de m'exprimer enfin par écrit soit devenue une nécessité. Un cadeau d'enfant, des roses sur un journal intime, voilà donc ce qui aura ouvert les vannes. La vie ne sera jamais plus étrange qu'elle ne l'est déjà.

Les ronflements de Sven parviennent jusqu'à moi, et je ne peux pas m'empêcher de sourire. Dans notre chambre, à seulement quelques mètres d'ici, l'homme avec lequel j'ai l'impression de vivre depuis une éternité dort, et pourtant, sa présence n'éveille en moi aucune image de corps enlacés, de désir fébrile ni d'abandon. Il me serre dans ses bras, m'embrasse pour me souhaiter bonne nuit et me caresse le bras de temps en temps, mais ces gestes me font le même effet qu'un vent chaud dans le dos, ou que la fraîcheur de la mer enveloppant ma peau lorsque je transpire par un jour torride. Que me reste-t-il des souvenirs du corps ? Je devrais tout de même pouvoir me remémorer ce que j'éprouvais en faisant l'amour ? Bien sûr, mais lorsque cela fait trop mal, je m'efforce de refouler la sensation des mains d'autrui m'explorant, l'indicible frisson. Je n'ai pas oublié la nature ni l'intensité de ces émotions, mais je ne veux pas me laisser submerger par les souvenirs et je me domine, exactement comme on s'empêche de gratter jusqu'au sang les piqûres de moustiques dont la démangeaison est la plus vive.

Ce matin, nous nous sommes réveillés tard. Nous avons bavardé un moment, puis Sven s'est levé et a mis de l'eau à bouillir pour le thé. J'ai traîné au lit avec un livre. J'étais

donc en position idéale pour accueillir le petit déjeuner que Sven m'a apporté sur un plateau. Il y avait disposé l'un des bouquets de la veille, déjà un peu défraîchi, une tasse de thé, une tartine, et une part de gâteau à la crème, dont j'ai remarqué que la mousse aérée s'était tassée, compacte comme du beurre. Le processus de décomposition est si rapide... Personne ne le sait mieux que moi. Sven est ensuite allé chercher son propre plateau. Nous avons donc passé encore un moment dans nos lits respectifs, en mangeant et en bavardant.

De temps à autre, je l'observais du coin de l'œil : un homme bien conservé, encore assez athlétique, à la chevelure blanche et abondante. Parfois, un éclair enfantin lui traverse les yeux. L'étincelle a survécu à toutes les épreuves. Il a fait un commentaire et j'ai ri. Puis j'ai songé que ce genre de moments de communion constitue précisément le ciment d'une vie commune durable. Ce ne sont pas les grandes fêtes, les nuits moites, ni même les disputes déterminantes qui régissent un couple, mais les propos sur la pluie et le beau temps échangés autour d'une tasse de thé, une solution élaborée à deux pour résoudre un problème commun, une conversation paisible à propos d'un heureux ou d'un triste événement, un silence partagé autour de la flamme d'une bougie. Nous avons parlé de la veille, de nos invités, des enfants, d'Anna-Clara et de ses silences, bien sûr, de Susanne, de la tension qu'elle dégage, de la carapace dont elle s'entoure alors qu'elle était autrefois la plus spontanée d'entre nous tous.

– Tu te souviens quand j'ai tourné en rond devant l'hôpital pour réchauffer la voiture avant de la ramener à la maison ? a demandé Sven.

Bien sûr que je m'en souvenais.

Susanne. Joyeuse dès l'instant où je l'ai mise au monde. Des anges ont dû chanter pendant l'accouchement, car les rires se déchaînaient dans la maternité. Ils ont fini par noyer

Ouvrage réalisé par l'atelier graphique de Gaïa Éditions.